



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N°67



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28
email : leo442rue@wanadoo.fr

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
VINZ & HOLY CURSE
Zdenko FRANJIC
Patrice LAPEROUSE (How to make a monster)
FRANCOIS "Headliners"
Lucas TROUBLE
The DIRTEEZ (some blue spells ?)
ZERIC "Trauma Social"
INGI "Gee Strings"
KARINE, OPHELIE & ANAIS (La maison de cire)
SNEAKERS (Chalon sur Saone)

Lundi 31 juillet 2006 ; 16 : 34 : 25 (chemical time)

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, à partir de 19h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Les nouveautés chroniquées dans le zine, mais aussi des oldies, du punk, du ska, du blues, du surf, du garage, du rock'n'roll, tout ça et bien plus encore.



Jeff BECK : Truth (CD, EMI)

1968 fut une année charnière pour le rock anglais. C'est cette année là que les Yardbirds mirent fin à un lustre de flamboyance bluesy et psychédélique. C'est cette année là que 2 des ex guitaristes des Yardbirds inventèrent rien moins que le hard-rock, un son lourd et poisseux qu'ils avaient déjà expérimenté au cours de leurs 6 mois de vie commune au sein du groupe en 1966. Le vrai hard-rock j'entend, celui né des cendres encore fumantes du blues électrique et fulgurant, pas le truc vulgaire et racoleur qui en dérivera, avec ces tapettes en guise de chanteurs, et ces bûcherons en guise de guitaristes. Bref en 1968 Jimmy Page crée Led Zeppelin, et Jeff Beck monte, tant bien que mal, son propre groupe. "Truth" sera donc, 6 mois avant le premier album de Led Zeppelin, le premier disque à pouvoir être qualifié de proto-hard. Un album réédité 35 ans après ses premiers vagissements. Autour de lui Jeff Beck débauchera quelques-unes des figures les plus marquantes du blues-boom anglais des années précédentes, comme le chanteur Rod Stewart qui avait déjà une paire de 45t solo dans la musette (et pas que ça d'ailleurs) après avoir chanté avec Shotgun Express ou les Hoochie Coochie Men de Long John Baldry. La section rythmique lui posera plus de problème. Ne trouvant pas de bassiste (Jet Harris, ex Shadows, avait même été auditionné pour le poste), il convaincra le guitariste Ron Wood de passer à la 4 cordes. Ronnie qui avait fait quelques apparitions comme vocaliste des Yardbirds quand les problèmes d'alcool de Keith Relf étaient trop aigus pour lui permettre de tenir son micro décentement. Ron Wood qui était surtout connu à l'époque pour être le guitariste des Birds, un groupe fortement inspiré par... les Rolling Stones. On ne s'étonnera pas, dès lors, de voir Ronnie rejoindre les Cailloux moins d'une décennie plus tard, mais c'est une autre histoire. Pour le poste de batteur ce sera encore plus difficile, le choix se portant finalement sur un quasi inconnu, Micky Waller, après que Aynsley Dunbar ait fait figure de candidat plus que probable (des photos promo circuleront même brièvement avec ce line-up) pendant quelques temps. Quand "Truth" sort donc en 1968 il s'agit alors du disque le plus dur qui se puisse entendre sur le marché. La guitare de Jeff Beck, aidée par les avancées technologiques en matière de pédales d'effet et d'amplis (Eric Clapton, Jimmy Page ou Jimi Hendrix, à la même période, en exploreront aussi les possibilités), explose littéralement le cadre musical en une orgie de décibels et de sonorités complètement nouveaux. On n'a encore jamais joué aussi fort et aussi brutalement. Et pourtant l'album n'est jamais qu'un disque de blues avec ces reprises des Yardbirds ("Shapes of things"), de Tim Rose ("Morning dew"), de Willie Dixon ("You shook me", qu'on retrouvera aussi sur le premier album de Led Zeppelin, un signe) ou de Howlin' Wolf ("I ain't superstitious"). Curieusement Jeff Beck, qui n'est pas un compositeur, n'a écrit aucun titre, pas comme Rod Stewart qui, lui, en signe 4 (dont 2 fortement pompés sur des morceaux de B.B. King et de Dinah Washington, quand même). On l'a vu plus haut Jeff Beck et Jimmy Page, qui étaient amis, ont donc cohabité quelques mois au sein des Yardbirds, ce qui explique que Page lui-même ait composé un morceau de cet album, le bien nommé "Beck's bolero". D'ailleurs, pour mieux comprendre les liens qui unissaient tout ce beau monde, il suffit de citer quelques-uns des invités présents sur ce disque, Keith Moon (batter des Who, le premier groupe à avoir été considéré comme jouant au-delà des limites du supportable et de l'audible sur scène), Jimmy Page, John Paul Jones (tous deux membres de Led Zeppelin), Nicky Hopkins (pianiste de session qui fera les belles heures des Stones, entre autres), Aynsley Dunbar (souvenir de son bref passage dans le groupe). Les 10 titres de l'album original sont complétés de quelques bonus intéressants, dont des versions alternatives de 4 morceaux de ce disque, et les 45t solo de Mister Beck avec leurs faces B, dont les désavoués (par Beck lui-même qui en rougit encore de honte à leur mention) "Love is blue", une blquette insipide et mièvre avec orchestre de variété de rigueur, on comprend qu'il n'en soit pas fier, et "Hi ho silver lining", un truc vaguement pop qui ne restera pas non plus dans les annales. L'année suivante le Jeff Beck Group sortira un second album, "Beck-ola", quasiment une copie conforme de "Truth", avant que les egos passablement démesurés de chacun ne leur fasse prendre conscience qu'ils seraient peut-être plus à même d'assouvir leur soif de gloire séparément plutôt qu'ensemble. La variété y gagnera une folle de plus, Rod Stewart, les Stones y gagneront un guitariste clone de Keith Richards, Ron Wood, les esthètes multi styles y gagneront une idole évanescence, Jeff Beck (qui enregistrera aussi bien du jazz-rock que du rockabilly, entre autres, tout au long d'une carrière assez cahotique), quant à Micky Waller il retournera à l'anonymat qui semblait finalement mieux convenir à sa discrétion naturelle. Pendant ce temps Led Zeppelin deviendra l'un des plus gros dinosaures du rock, et le hard-rock un truc pachydermique qui continue à faire les belles heures des groupes de province du monde entier. Mais ce "Truth" reste une des pierres angulaires de la musique de la fin des 60's, une époque charnière qui verra s'écrouler les rêves nés de l'après-guerre au profit d'une réalité beaucoup plus brutale que nous supportons encore aujourd'hui.

Lou PROFA : Mladi hrvati (CD, Slusaj Najglasnije ! - franticz@hi.htnet.hr)

Lou PROFA : Nove kreacije (CD, Slusaj Najglasnije !)

Lou Profa, l'homme qui enregistre plus vite que l'ombre de sa guitare. Non content de nous balancer un disque tous les 2 ou 3 mois, le voilà qui nous les sert par paires maintenant. Et comme d'habitude les 2 disques ne se ressemblent pas. Le premier est acoustique (de loin la facette du bonhomme que je préfère), enregistré au coin du feu, avec ces chansons où transpire une certaine nostalgie, en même temps qu'un charme tout en nuances et en atmosphères. Après tout on doit bien pouvoir considérer que la Croatie a encore quelque chose de slave quelque part. Les mélodies de Profa sont parfaites pour les longues soirées d'hiver passées à se raconter histoires et souvenirs autour de quelques verres.

Le second, par contre, est électrique, et Profa explore pour la première fois (à ma connaissance) un nouveau style musical, le reggae. Et il ne s'en sort pas si mal, son reggae tirant largement sur le dub est plein de trouvailles sonores, de bidouilles de studio, d'écho et de reverb. Les mélodies et les rythmiques scandées sont néanmoins présentes au milieu de ce capharnaüm sonique, et Profa ne tente pas de copier les maîtres jamaïcains du genre, au contraire il reste fidèle à son style personnel, notamment sa façon de chanter. Par contre, parallèlement au reggae, il s'essaye aussi à une sorte de funk-new wave nettement moins réussie. Certes le genre ne m'inspire déjà pas au naturel, et Profa n'apporte rien de plus. C'est dommage, au point où il en était, il aurait pu sortir 2 disques différents au lieu d'amalgamer ces 2 styles peut-être parfois cousins mais pour lesquels il ne montre pas la même maîtrise.

Jackie DE SHANNON : Are you ready for this ? (CD, RPM Records/Cherry Red Records - www.rpmrecords.co.uk)

La réédition de cet album de 1966 nous permet de redécouvrir Jackie De Shannon, une artiste qui mènera de front une double carrière d'auteur-compositeur et d'interprète. Le cas est peu banal. Née dans une famille de musiciens Jackie De Shannon fait ses premières armes à 6 ans dans une émission de radio de son Kentucky natal, enregistre son premier disque à 12 ans, en 1956, et connaît son premier véritable hit, "What the world needs now is love", à 21 ans. Après avoir chanté de la country et même de la musique cajun, c'est néanmoins avec la pop et le country-rock qu'elle connaîtra le succès à partir du milieu des années 60. En tant qu'auteur-compositeur elle écrira pour des gens comme Brenda Lee, les Searchers, Marianne Faithful, les Byrds, son plus grand succès restant le "Bette Davis eyes" de Kim Carnes en 1982. En tant que chanteuse, si elle interprète bien sûr ses propres compositions, elle n'hésite pas non plus à se frotter à d'autres. Ainsi cet album, "Are you ready for this ?", est-il écrit pour partie par le duo Burt Bacharach/Hal David. Ce qui frappe dans ce disque c'est que, sur la plupart des titres, la charmante Jackie De Shannon sonne, à elle seule, comme les girl-groups qui font alors la joie des charts américains (elle reprend d'ailleurs le "Will you love me tomorrow" des Shirelles pour bien enfoncer le clou), la production n'ayant non plus rien à envier aux méthodes de Phil Spector en matière de wall of sound, violons et cuivres venant parachever l'édifice construit à base de guitare rythmique. Une pop fraîche, sucrée, acidulée qui convient parfaitement à l'insouciance de ces 60's magiques, quand la variété pouvait parfois confiner au sublime. A cette époque, 1966, Jackie De Shannon se partageait entre les USA, où elle enregistrerait, et l'Angleterre, où elle vivait avec un certain Jimmy Page. En plus de ses 12 titres d'origine cet album est complété d'une poignée de 45t parus entre 1965 et 1967 (dont ses premiers hits), et même d'un inédit, une reprise du "500 miles from yesterday" de Warren Zevon.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

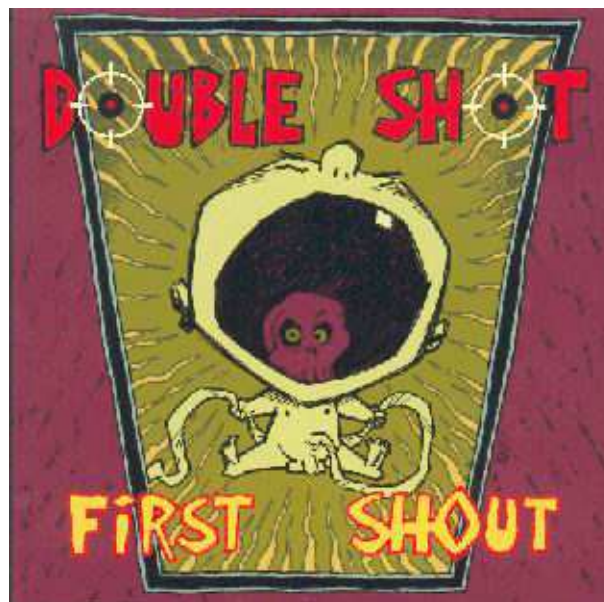
Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

BLURP ! : Hot hot baby !!! (CD, Skalopard's Prod'z - skalopards.free.fr)

L'Ardèche en berceau du punk-rock débilo-rigolo ? A vue de nez on le croirait pas comme ça. Pour moi l'Ardèche c'était plutôt le dernier refuge des vieux hippies soixante-huitards qui avaient eu envie de vivre leur rêve de fromage de chèvre et de gilets de peau de mouton en écoutant, tout esbaubis, les discours soporifiques de José Bové. Il semblerait que non, au moins pour 3 enfants du pays, j'ai nommé Blurp ! Les lascars sortent leur 3ème album avec ce "Hot hot baby !!!". Le problème avec le rock "parodique", fut-il punk, c'est que c'est souvent assez inégal. Le bon ("Les caramels mous" que n'auraient pas renié les Wampas, "J'ai froid !") côtoie le pas terrible ("Le géant vert", scato au possible, tout comme "Aller chier sur la Lune"), avec, au milieu des trucs plutôt écoutables ("Lâcher les chiens"). Bref y a à boire et à manger là-dedans. D'ordinaire j'essaie de ne pas trop me focaliser sur les textes, partant du principe que, si je comprends le français (encore heureux) et assez bien l'anglais, il m'est impossible d'entraver quoi que ce soit à tout autre idiome parfois pratiqué par quelque gang venu des confins de l'empire rock'n'roll. Frustrant pour qui considérerait que les textes ont au moins autant d'importance que la musique. Dans le cas de Blurp !, comme souvent dans ce style, la voix mixée en avant rend difficile le fait de ne pas prêter attention aux paroles. Et honnêtement on peut dire que c'est quand même parfois vachement limite les gars ! ("Youpi !!!") Même si certains trucs sont bien troussés ("Dans tes bras"). Au hasard on reconnaît des intonations piquées à droite à gauche (Wampas, Ludwig Von 88, Betty Z'Boob, Fossoyeurs, VRP, liste non exhaustive), et des styles qui oscillent grosso modo entre punk et rock'n'roll (même si quelques rythmiques frisent le baloque, genre "Les petites mains"). En résumé, vous l'aurez compris, on n'a pas là le disque du siècle, ni même de l'année (de la seconde peut-être, mais laquelle ?), mais bon, si on a envie d'un truc léger, bien rythmé, pas bourrin ni méchant, et surtout pas philosophique, ça peut le faire.

JUNKYARD BIRDS : No fuck tonight (CD demo - mathieu.bezian@libertysurf.fr)

Z'ont eu des problèmes relationnels avec leurs copines récemment les 3 lascars de Junkyard Birds, ou quoi ? Parce que là c'est nettement et viscéralement sous la ceinture que se situent les débats (ébats ?) : "No fuck tonight", "She's a witch (She sucks like a bitch)", "Nothing's better than a good fuck in the wild", avouez qu'on est loin de l'amour courtois et du romantisme délétère. Notez que musicalement aussi on est à des années-lumière des ballades langoureuses et des sérénades au clair de lune, alors finalement tout ça se tient. Les Junkyard Birds ne sont décidément pas avares de leurs titres. A peine nous annoncent-ils la sortie (en octobre) de leur 3ème album qu'ils nous assènent, pour faire patienter, cette démo insalubre, vicelarde et foutraque, soit 3 morceaux studio et 2 live qui recencent les données du problème. Genre une équation sans inconnue (c'est vachement plus simple n'est-il pas ?). On a toutes les cartes en main : de l'électricité graveleuse et expressive comme une Traci Lords en plein 7ème ciel, un volume sonore proche des éructations d'un Mirage au décollage, une énergie qui n'a rien à envier à un concours de hoquet entre le Krakatoa et le Pinatubo en pleine croissance, un power-stoner-rock'n'roll qui ferait passer Motorhead et Slayer pour d'aimables interprètes de compines enfantines (enfin presque, faut quand même pas déconner non plus), un culot et une maestria qui seraient capable de les envoyer direct à l'Elysée si un certain nabot hystérique n'avait pas déjà décidé d'en interdire l'accès à quiconque ne s'appelle pas Nicolas (et de Nicolas il n'y a pas dans le groupe, mauvaise pioche les gars). Bref, si on les laissait faire ils seraient déjà pratiquement maîtres du monde... de toute façon celui-ci ne pourrait pas s'en porter plus mal. Alors oui les Junkyard Birds ont presque tout de l'OVNI dans le paysage rock français, ça tombe bien, j'ai toujours été persuadé que nous ne sommes décidément pas seuls... et que la vérité est définitivement ici !

**DOUBLE SHOT : First shout (CD autoproduit - shot-shot@hotmail.fr)**

On sait depuis longtemps que l'inceste est l'une des composantes majeures du rock'n'roll. On ne compte plus les partouzes soniques au sein de la même ville, du même quartier, de la même cave, du même groupe. Sans même parler des "je t'aime moi non plus" entre ex complices retrouvés autour d'une bière bien fraîche ou d'un riff bien saignant. Bref, tout ça pour dire que, souvent, quand on monte un groupe avec quelques potes, c'est pour la vie, en dépit des aléas qui peuvent parfois provoquer séparations et retrouvailles. Double Shot en est un exemple parmi d'autres, avec 2 membres d'un groupe qui, il y a 10 ans, électrisait les quais du Havre sous le nom d'Electric Shock Treatment. En 2005 le chanteur et le guitariste d'Electric Shock Treatment décident de raviver la flamme de leur rock'n'roll énervé, tranchant et incisif. Ils s'acoquinent alors avec quelques voisins de palier (un ex Fixed Up/ Backsliders, un Dirty Bugs et un Synapses, quand je vous dit qu'on n'hésite pas à changer de lit quand le besoin se fait trop pressant), ils changent de nom en devenant Double Shot (bah oui, c'est plus tout à fait le même groupe, saine attitude), et rebranchent le bazar sur la centrale électrique voisine, histoire d'avoir le jus le plus pur, le moins frelaté, et le plus puissant qui soit. Et nos Double Shot de faire à nouveau trembler les pavés de la ville à grands coups de riffs sanguinolents, vicieux et épileptiques. Rock'n'roll quoi ! Certes l'essentiel de ce premier disque est constitué de nouvelles versions de quelques standards intégrés d'Electric Shock Treatment, histoire de ne pas perdre trop de temps, mais c'est bien la même énergie, la même violence et la même urgence qui explosent de ce concentré éruptif, brûlant et sismique. Le 220 qui alimente la chose est à peine raffiné, tout juste torréfié, limite distillé, plus brut de décoffrage qu'ouvré patiemment, plus extrait au forceps que mûri à la réflexion. Ca tombe bien, c'est justement ce qu'on demande à un disque de rock'n'roll, de l'instinct, de la sauvagerie, de l'animalité. Un premier cri primal qui va en ébranler plus d'un dans ses certitudes. Ah oui, j'allais oublier, attendez bien la fin de la lecture, parce que, planquée tout au fond du truc, une surprise vous attend, une reprise lubrique et viscérale du "Submission" des Sex Pistols, histoire de nous rappeler que c'est pas parce que Johnny Rotten est devenu une rock-star snob et empâtée que les Pistols n'ont pas écrit l'un des albums majeurs de cette foutue planète rock'n'roll il y a 30 ans de ça. Fuck alors !

Los LIVING DEAD and the BAD MOTHERFUCKERS : Western zombie (CD, Nova Express/Productions Spéciales - kaisernova@aol.com)

Il existe un petit coin de Saone et Loire, au septentrion du département bourguignon, oublié depuis la nuit des temps par la grâce et la beauté. De ces terres vinicoles semblent émaner quelques gaz salement toxiques qui attaquent le moindre neurone qui passe à leur portée. Depuis l'avènement des Vietnam Veterans dans cette contrée abandonnée du Seigneur on ne compte plus les hordes démoniaques vomies par les entrailles d'une terre définitivement tout ce qu'on veut sauf paradisiaque. L'un des derniers de ces commandos hantés s'appelle Los Living Dead and the Bad Motherfuckers, tout un programme non ? A grands coups de trash-garage-frappadingue ils ont décidé de nous convertir aux bienfaits de l'allégerie luciférienne (et que ceux qui veulent résister tombent les premiers), et faut admettre qu'ils ont des arguments. Un chanteur, le Bad Motherfucker en chef, qui vocalise comme s'il avait les roubignolles perpétuellement coincées dans la braguette (on ne vantera jamais assez la suprématie des boutons sur la fermeture éclair), un guitariste qui ne connaît qu'une manière de plaquer un accord, potar à 666, fuzz sortie direct des hauts-fourneaux, médiateur en acier trempé, et grattage de cordes façon caresse amoureuse d'un grizzly qui n'a pas tiré sa crampe depuis la dernière hibernation (le picking c'est pour les tafioles, c'est bien connu), une section rythmique qui tient à la fois de la compagnie de bûcherons agacés et du forgeron d'un petit village d'irréductibles gaulois qui vient de humer le fumet délicat de la marchandise de son poissonnier de voisin (poésie quand tu nous tiens), et enfin un orgue joué par un alien qui aurait décidé de donner l'aubade à un harem de femelles predators à peine nubiles (obsédé sexuel l'alien, évidemment). C'est pas que ça ait son importance, mais je me demande quand même si le monde est vraiment prêt pour cette orgie tectonique et sismique. Dans le genre on avait déjà Céline Dion, faudrait pas que nos fils de pute morts vivants fassent double emploi, ce serait gâché. Non ? Vous êtes sûr ? Bon ben ça va alors... je peux savourer la chose en toute quiétude, mon verre d'acide nitrique d'une main, mon hot-dog à l'uranium enrichi de l'autre. Elle est pas belle la vie ?

ZINE/INTERNET

Numéro anniversaire pour **Que vive le rock libre !!!** qui fête ses 10 ans avec ce n°28... en 28 pages donc. Bravo pour le timing. Au sommaire, des chroniques, comme d'habitude (zines, livres, disques), un petit dossier donnant la parole à quelques anciens acteurs de l'asso Trauma Social (à la base du zine et du label du même nom), un petit topo sur le cidre et la bière (par ces temps de canicule ça fait du bien), un autre sur les radios associatives de la bande FM, avec un listing de quelques émissions qu'on peut écouter un peu partout en France (dont la "442ème Rue" évidemment), le dénominateur commun à ces émissions étant d'être d'obédience "punk" au sens très large du terme. Ce numéro est richement illustré par Chester. Le "problème" c'est que, comme il a été tiré à 300 exemplaires seulement et qu'il est gratuit, il y a de fortes chances pour qu'il ne soit déjà plus dispo quand vous lirez ces lignes. Tentez votre chance quand même : traumasocial@yahoo.fr ###

Si vous voulez tout savoir sur le groupe américain **the Beltways**, allez faire un tour par ici : www.thebeltways.com @@@ Je crois vous en avoir déjà touché 2 mots, mais ça ne fait rien. Le webzine **Everyday Is Like Sunday** traite de musique, de cinéma, de bouquins, avec 2 mises à jour par semaine. Vous ne pourriez plus vous en passer : www.likesunday.com @@@ Le groupe suisse **Silver Dirt** se lance à la conquête du monde avec 2 interviews sur des sites américains, la première écrite, la seconde audio, pour anglophones donc : <http://www.rockhardplace.com/> et www.hardrockhaven.net @@@ Les allemands **the Gee Strings** sortent leur nouvel album en septembre et s'apprêtent à parcourir l'Europe (dont la France) dans la foulée. Pour connaître toutes les dates : www.geestrings.de @@@ Les **Washington Dead Cats** sont plus actifs que jamais. 2 adresses pour leur dire un petit bonjour : www.washingtondeadcats.com et www.myspace.com/washingtondeadcats @@@ Les allemands de **Terrorgruppe** sont eux aussi sur Myspace : www.myspace.com/terrorgruppe @@@ www.therunaways.com

Les **Runaways** furent l'un des groupes les plus jouissifs de la période proto-punk. Elles pratiquaient un glam-rock fortement inspiré des New York Dolls, de Slade, de Gary Glitter. Evidemment, le fait que les gisquettes n'avaient que 15-16 ans au moment de la formation du groupe couplé aux tenues pour le moins affriolantes et suggestives (la chanteuse Cherie Curry était en guêpière, culotte et porte-jarretelles) qu'elles portaient sur scène n'était pas non plus étranger à l'intérêt que les médias leur portèrent en 75-76. Découvertes par ce vieux pervers de Kim Fowley les Runaways eurent le temps de graver une demi-douzaine d'albums avant de splitter au début des années 80. Joan Jett (une véritable institution aujourd'hui notamment grâce à sa version de "I love rock'n'roll") et Lita Ford, les 2 guitaristes poursuivent une carrière solo conséquente, Cherie Curry, après une poignée de disques, s'est plutôt tournée vers les arts plastiques, Michael Steele (l'une des 5 bassistes qu'a connu le groupe) est partie former les Bangles. Quant à Sandy West, la batteuse, elle aussi a sorti quelques disques solo, passés complètement inaperçus, mais surtout elle se bat aujourd'hui contre un cancer des poumons et une tumeur au cerveau. Ce site est plus ou moins "officiel" (il a le soutien des membres du groupe qui lui ont d'ailleurs fourni pas mal d'archives), et surtout très informatif. Ainsi la bio est très complète, avec photos et un agenda détaillé (quasiment au jour le jour), chaque membre (9 au total) bénéficie aussi de sa propre page. La discographie est elle aussi impressionnante, listant les albums (et les chansons), les 45t, les bootlegs (il y a prescription maintenant ça doit être pour ça), et même les reprises faites par d'autres groupes (y compris les français Parabellum ou Steve and the Jerks). Pour le reste on trouve une page "tribute" alimentée par les fans (suite à un sondage leur chanson préférée reste "Cherry bomb", logique) et des personnalités ayant côtoyé le groupe, une galerie photo (groupe et solos), des extraits d'interview radio d'époque, très instructif, ou la traditionnelle page merchandising... qui renvoie en fait sur Amazon. S'il ne faut guère espérer de réformation, Joan Jett à elle seule perpétue néanmoins l'esprit des Runaways, pour longtemps encore espérons-le, après tout elle n'a guère que 45 ans aujourd'hui.

www.chez.com/aabserge/index.html

Un site mis en ligne en 1997 et probablement jamais mis à jour depuis. Mais son intérêt est surtout pour les réfractaires à l'anglais puisqu'il consiste en un portrait, en français, de **Spiderman**. Un portrait certes succinct mais qui apporte l'essentiel, à savoir un historique du personnage, sa fiche signalétique, ses pouvoirs, ses principaux ennemis (curieusement le Bouffon Vert n'y est pas listé) avec eux aussi leur propre fiche, le tout agrémenté de quelques images. Le webmaster annonce aussi une histoire des comics mais celle-ci est tronquée et s'arrête à l'apparition de Superman en 1938.

www.titeuf.fr

Cette adresse vous renvoie illico sur le site du magazine Tchô (Malika Secouss, Lou, Captain Biceps), ce qui n'a guère d'importance puisque **Titeuf** est le seul personnage du gang à avoir ses propres pages en ligne. Pas grand chose mais quand même un portrait de Zep (où l'on apprend qu'il a choisi ce pseudo tout simplement parce que, ado, il était fan de Led

Zeppelin) qui fera naître Titeuf en 1992 avant de décrocher le Grand Prix d'Angoulême en 1996. Outre les albums (présentés et résumés sur une autre page, avec 3 fonds d'écran téléchargeables pour chacun d'eux), Titeuf a été décliné depuis sur d'autres supports, comme le "Guide du zizi sexuel", la "Petite Poésie des saisons" (qui servait de base à l'expo de l'hiver dernier au Jardin d'Acclimatation), des romans de la Bibliothèque Rose, des timbres-poste suisses ou français, sans parler de son choix comme totem par Handicap International qui lutte notamment contre les mines anti-personnel qui, chaque année, mutilent des milliers de gamins qui n'ont que la malchance de marcher dessus. En prime vous aurez aussi une sélection des expressions favorites du héros avec les bulles d'où elles sont extraites.

The JANITORS : Work (CD, Une Vie Pour Rien - www.uvpr.fr)

Attention à ne pas se tromper de bord. The Janitors sont un groupe oi ! Aucun doute là-dessus. Et si vous en aviez, les premières mesures de "Drunk'n'roll" vous ramèneraient vite dans le droit chemin. Mais les rochelais (dont un ex Tommy Guns et actuel Flying Over) sont du bon côté de la Force, à savoir la mouvance anti-raciste ou apolitique du mouvement skin, puisque, dès lors qu'on se revendique skinhead, mieux vaut préciser son obédience, à cause de quelques bas du front qui, eux, se sont hélas ! laissés entraîner vers le côté obscur (on va dire ça comme ça). "Work" est donc le premier album des Janitors. 10 titres crachés avec force et conviction. Pas le temps de faire dans la dentelle, juste celui de mettre quelques points (poings ?) sur des i qui auraient parfois une fâcheuse tendance à ne pas trop se tenir droit ("Worker's rights", "Bloody boredom", "Your flag, your drag", "Berlin 61", "Friday night riot"). La musique des Janitors est râpeuse et rugueuse, comme il se doit, elle ne se pique pas de fantaisie ni de détours, elle est directe et caressante comme une batte de base ball sur un crâne creux. On sent que le truc (la couleur dominante est rouge, évidemment) a été conçu dans l'urgence et enfanté d'instinct. Et si vous avez raté les épisodes précédents la version CD du disque vous offre en bonus les 2 premiers 45t du groupe (dont un split avec Lutèce Borgia) et un titre sauvé d'une compil du même label, une sorte de quasi intégrale quoi. Le truc rigolo c'est que les Janitors, s'ils ont commencé à chanter en français, sont maintenant passés à l'anglais, ce qui n'est pas banal dans cette scène, mais vu qu'ils ont déjà pas mal bourlingué en Europe, ceci explique peut-être cela.

GOOD RIDDANCE : My republic (CD, Fat Wreck Chords)

Dans ce monde où le mercantilisme le dispute à l'égocentrisme le cas de Good Riddance reste un modèle d'intégrité et de fidélité. Songez que, depuis ses débuts en 1995, le groupe californien a sorti tous ses albums chez Fat Wreck, preuve que, primo, le label de Fat Mike n'est peut-être pas aussi vendu que certains voudraient le faire croire, secundo, le milieu punk américain, malgré quelques canards boîteux, n'est peut-être pas aussi pourri que beaucoup se plaisent à le décrire. Comme toujours la vérité est ailleurs, rien n'est jamais tout blanc ou tout noir. Or donc voici le septième album de Good Riddance, qui voit le retour du batteur Sean Sellers qui avait quitté ses congénères en 1999 et qu'on avait vu, depuis, tenir les baguettes derrière les Real McKenzies (il semblerait que, pour l'instant du moins, il continue à jouer pour les 2 groupes, ce qui risque vite de lui poser un problème d'agenda vu que les 2 gangs sont réputés pour leur propension à bouffer du kilomètre et de l'heure de vol avec leurs incessantes tournées autour du globe, mais après tout il vit sa vie n'est-il pas ?). Presqu'entièrement écrit par le chanteur Russ Rankin ce disque est du Good Riddance pur jus, fidèle à la ligne de conduite du groupe depuis plus de 10 ans, à savoir un punk mélodique logiquement estampillé Sud Californie (normal ils viennent de Santa Cruz), et des préoccupations sociales et politiques largement engagées en faveur de causes que le groupe soutient de longue date, comme la généralisation des banques alimentaires où le combat végétarien de PETA. L'idée de république vantée par Good Riddance est celle, idéale, qui aurait dû prévaloir dans nos pays dits démocratiques après les grandes révolutions humanistes qui ont émaillé le 19ème siècle. On sait, hélas ! que celles-ci n'ont fait que transférer le pouvoir d'une classe dirigeante à une autre, toujours au détriment de peuples qui ont souvent payé cher un rêve à peine entrevu dans des vagues d'espoir aussi éphémères que brutalement confrontées à une réalité où l'utopie n'a pas sa place. Les USA de Bush, l'Angleterre de Blair ou la France de Chirac/Sarkonazy peuvent-elles encore se prévaloir d'idéaux révolutionnaires ou démocratiques quand on sait que la clique politique ne tient plus compte, depuis longtemps, des aspirations de ceux qui les ont porté au pouvoir pour ne se focaliser que sur leurs propres ambitions personnelles ? Et l'on voudrait me faire aller voter pour choisir entre la peste et le choléra ? La belle blague ! Un nouveau disque de Good Riddance, revendicatif et virulent, comme on les aime. En prime vous pouvez visionner une plage multimédia avec 3 titres live de Good Riddance enregistrés en juillet 2005 chez eux, à Santa Cruz, devant un public tout acquis à leur cause, évidemment, et chaud-bouillant. Il y a également un documentaire, plutôt dur à regarder, produit par PETA, sur les conditions d'élevage et d'abattage des animaux de boucherie (âmes sensibles s'abstenir).

45T

Das ALDI COMBO : The dirt on the ground (EP, Butterfly Records - www.butterfly-records.com)

Hammond's not dead ! Les hollandais das Aldi Combo (un peu de pub au passage) remettent à l'honneur cet instrument que d'aucuns pourraient juger désuet. Faut dire que le look de la chose n'entre guère dans les canons esthétiques du 21ème siècle. Mais putain quel son ! Ca nous ramène du côté des 60's quand les synthés n'avaient pas encore envahi la planète rock et que les claviers étaient encore un instrument à part entière, et donc traités comme tels. Les 4 titres de ce 45t sont des instrumentaux tendance groovy où l'orgue Hammond, donc, tient lieu de tête d'affiche. Si la reprise de "Thinking black" de Ike Turner (période Kings Of Rhythm) colle bien au concept (le bonhomme était pianiste avant d'être guitariste), celle de "Human fly" des Cramps est déjà beaucoup plus étrange, les parties de guitares de Poison Ivy étant donc ici accompagnées à l'orgue. Les 2 autres titres sont des originaux où la palette sonore du Hammond est explorée avec énergie et volubilité ("Bag of bones" sauvage et déluré notamment). Un disque d'un autre âge peut-être, mais avec une âme et des tripes.



SOUTH AMERICAN TEENAGE GARAGE PUNK VOLUME TWO (EP, Butterfly Records)

Second volet des aventures de Butterfly Records (label espagnol rappelons-le) sur le sous-continent sud-américain avec 4 nouvelles pépites extraites des gisements les plus riches du coin. On ouvre le bal avec La Cosa De Venus, un groupe uruguayen qui ferait se croiser les Cramps et les Dum Dum Boys, c'est du vrai garage-punk bien sauvage et bien binaire. Chez Tren Fantasma (des péruviens) on est barré plus psyché avec Farfisa et guitare fuzz en fusion. Puis viennent les plus connus du lot, du moins dans nos contrées depuis la parution d'un album sur Voodoo Rhythm, les brésiliens thee Butchers' Orchestra et leur punk-blues torride et poisseux, à la Jon Spencer pour simplifier. "Stop talking about music" est d'ailleurs le morceau qui donnait son titre à l'album sus-mentionné. Pour clore la chose ce sont les argentins the Tormentos qui nous gratifient de quelques riffs surf bien de saison. Avec une pochette signée Merinuk (comme le premier volume) on a là un bien bel objet, quelque chose comme un "Nuggets" sud-américain, mais actuel.

Los WALKYSONS featuring Sharon JONES : Do the crank (SP, Butterfly Records)

D'après certains spécialistes Sharon Jones serait en passe de devenir LA sensation soul du moment aux USA. Elle est ici accompagnée par los Walkysons (des espagnols ?) pour 2 titres dégorgeant de soul et de rhythm'n'blues qui mettent excellentement en valeur une voix chaleureuse et puissante. Il s'agit de 2 reprises, "Do the crank" (des Belgianettes) au rythme légèrement funky, dansant en diable, sur lequel on imagine aisément la belle se trémoussant sur une ligne de basse groovy, et "I idolize you" (de Ike Turner, décidément très repris en ce moment), plus posé, un mid-tempo propice aux rapprochements, physiques aussi bien que spirituels. A noter que los Walkysons font un usage immodéré mais bienvenu de l'orgue dans leur accompagnement, pour un peu on se croirait revenu à la grande époque de Stax.

Johnny CASINO'S EASY ACTION/HOLY CURSE (Split EP, Turborock Records - www.turborock.com)

Rien n'y a fait, j'ai pourtant fait jouer mes contacts, mis sur les rangs quelques potes des RG, de la DGSE, du MI6, de la CIA, et même quelques vieilles barbes du KGB et de la STASI, rien trouvé sur ce Johnny Casino's Easy Action. J'en suis donc réduit aux conjectures les plus évidentes. Notamment celle de vous avouer que ce gang est la meilleure incarnation des Stones depuis que la bande à Mick et Keith est

morte et enterrée, voilà des lustres de cela. "Roy the boy" sonne comme du Chuck Berry repris par les Cailloux, de faux airs de "Little Queenie" qui viennent vous titiller les souvenirs pré-adolescents. Ca roule magistralement, comme une machine parfaitement huilée. Le "Treatin me kind" qui suit n'a rien à envier à son prédécesseur, un bon concentré de rock'n'roll à guitares qui vous donne le sourire jusqu'au lendemain. Du côté de Holy Curse voilà donc la parution des premiers titres que le gang a enregistré au cours de son périple australien de l'automne dernier. "RSVP" a la patte et la signature du groupe, un futur standard cursien, à n'en pas douter. Mais le morceau de bravoure est cette reprise de "Future/Now" du MC5, nettement plus concise et plus brute que l'originale, et sur laquelle le sieur Deniz Tek en personne vient gratouiller sa 6 cordes (sur "RSVP" aussi d'ailleurs). On savait déjà depuis longtemps d'où venait Holy Curse, on en a une nouvelle preuve. A noter que le groupe a d'ores et déjà prévu de sortir tout ce qu'il a enregistré en Australie au format 45t, avant peut-être de les compiler en album l'année prochaine, faites de la place dans vos bacs à disques.

NOTHING FOR FREE : Second chance (EP, Go Off The Beaten Track Records - www.gooffthebeatentrackrds.com)

Il était une fois un groupe de ska-punk, Didn't, qui, un beau jour de 2003 décida de remplacer le terme ska par celui de rock dans la définition de son style musical. Et de changer de nom par la même occasion. 2 ans et quelques concerts plus tard Nothing For Free sort son second EP, où l'on s'aperçoit que, en plus du punk-rock, l'adjectif mélodique peut également se voir accoler à la profession de foi du groupe. Un disque diesel qui voit les morceaux se raccourcir au fur et à mesure du track-listing, et donc, conséquemment, leur tempo s'accélérer un poil. Non pas que la différence soit énorme, mais quand même. Un truc prometteur en tout cas, même si pas forcément original. Un bon point aussi pour la pochette hommage à Hitchcock.



Marilyn MONROE : 1949-1962 (2CD, Nocturne - www.nocturne.fr)

L'excellente collection de chez Nocturne compilant les principaux interprètes du jazz, du blues, et depuis peu, du cinéma, se penche sur la carrière de Marilyn Monroe, icône glamour et archétype de la femme fatale hollywoodienne. Comme tous les volumes de cette collection le coffret (en forme de livre) propose une bande dessinée de 24 pages signée Philippe Peseux. Il nous raconte l'histoire d'un tournage surréaliste, loufoque et complètement barré... à des années-lumière de ce qu'était un vrai tournage hollywoodien donc. Le style très coloré de Philippe Peseux, entre le croquis (c'est un spécialiste des story-boards cinématographiques) et l'aquarelle, est plein de dynamisme, d'action et de rythme, ce qui sied finalement à merveille à Marilyn qui a quand même tourné pas mal de comédies (musicales ou non), dont le sublime "7 year itch". Après une courte bio-filmographie on arrive enfin aux 2CD contenus dans le coffret, soit la quasi intégralité des chansons enregistrées par Marilyn pour les besoins de ses films. On connaît tous au moins une demi-douzaine de ces chansons ("Do it again", "A fine romance", "Diamonds are a girl's best friend", "A little girl from Little Rock", "Heat wave", "A man chases a girl", "My heart belongs to daddy", et surtout l'incontournable "I wanna be loved by you"), mais il est intéressant d'en redécouvrir quelques autres, ma préférence allant définitivement aux 4 chansons du film d'Otto Preminger "River of no return" dont l'émouvant "One silver dollar". Comme l'actrice, la chanteuse Marilyn Monroe dégage un subtil cocktail d'émotivité, de souffrance, de sensualité et d'insouciance, ce qui devait finalement représenter les différentes facettes d'une personnalité marquée par l'absence de parents (elle n'a jamais connu son père, et sa mère, psychologiquement fragile, fut internée alors qu'elle était très jeune), une litanie de mariages ratés (dont le premier alors qu'elle n'avait que 16 ans), les mirages factices d'Hollywood (3 de ses 4 meilleurs films, "River of no return", "Bus stop", qu'elle a elle-même produit, et "The Misfits" se tiennent justement à l'écart des standards hollywoodiens, le quatrième, "Niagara", restant à la limite avec cette histoire d'adultère schizophrénique et paranoïaque), et une constant besoin de se rassurer dans un monde probablement pas fait pour elle (au point qu'elle se retrouvera au beau milieu des magouilles politiciennes du clan Kennedy sans vraiment le vouloir, ce qu'elle finira par payer de sa vie, qui aujourd'hui peut encore douter que ses 2 amants, John et Robert, l'ont bel et bien assassinée ?). Alors oui, la plupart des chansons de Marilyn Monroe ne sont guère que de la variété, mais au moins ne sont-elles pas de la guimauve, parce qu'habitées par la personnalité complexe de leur interprète. Et qui peut résister à l'ensorcelante voix de Marilyn nous sussurant son délicieux "Pou pou pi dou" ?

FLAMIN' GROOVIES : Shake some action (CD, DBK Works)

FLAMIN' GROOVIES : Now (CD, DBK Works)

FLAMIN' GROOVIES : Jumpin' in the night (CD, DBK Works)

Intéressante réédition que celle-ci, à savoir les 3 derniers album des Flamin' Groovies, parus originellement dans la seconde moitié des 70's sur le label Sire.

Un petit retour en arrière s'impose. En 71, quand sort l'album "Teenage head", les Flamin' Groovies sont encore fortement imprégnés de leurs influences 50's, même si le ton s'est un peu durci (Mick Jagger lui-même dira de "Teenage head" que c'est un disque bien supérieur à "Sticky fingers" qui paraît quasiment en même temps). Mais voilà, le torchon brûle entre Roy Loney, le chanteur, qui souhaite continuer à explorer le spectre 50's, et Cyril Jordan, le guitariste, qui, lui, voudrait voir le groupe évoluer et sonner plutôt comme dans la seconde moitié des 60's, dans la mouvance inaugurée par les Beatles entre autres. Ces frictions prendront fin avec le départ de Roy Loney, laissant Jordan seul aux commandes... Même si le groupe ne sortira plus d'album avant 5 ans. Et cet album de retour sera "Shake some action".

Quand le disque sort en 76, Chris Wilson a rejoint le groupe, ainsi qu'un troisième guitariste, James Farrell, tandis que Danny Mihm, le batteur original, l'a quitté. "Shake some action" a été enregistré aux Rockfield Studios de Dave Edmunds, et sonne effectivement comme Jordan voulait qu'il sonne, très 60's beat, avec force harmonies, tant vocales que guitaristiques. On a du mal à reconnaître les Groovies, surtout si l'on était fan de la première période. Les tempos se sont ralentis, les titres sont moins bruts, moins rentre-dedans, et la 12 cordes de Jordan fait quelques apparitions. Ce qui n'empêche pas de retrouver une reprise de Chuck Berry ("Don't you lie to me", datant certes du début des 60's) et le "St Louis blues" de W.C. Handy (considéré comme le premier blues enregistré de l'histoire)... traité à la Chuck Berry !!! Pour le reste on trouve les Beatles ("Misery") et les Stones ("She said yeah"), les Lovin Spoonful ("Let the boy rock'n'roll") et les Charlatans, groupe psyché américain, ("I saw her", une ballade inspirée du folk anglais), les originaux du disque (signés Jordan-Wilson) naviguant entre ces diverses influences. Assez curieusement, en cette année 76, les Groovies tourneront beaucoup avec un jeune groupe récemment signé par Sire, les Ramones, ce qui, on en conviendra, représentait un clash culturel conséquent. On se demande d'ailleurs qui furent les plus surpris des 2 gangs dans cette affaire. Dommage de ne pas avoir profité de cette réédition pour y inclure 2 titres enregistrés au cours des mêmes sessions et écartés du couplage final, "I got mine" (autre titre des Charlatans) et le "Sweet little sixteen" de papy Chuck (mais là ça aurait peut-être fait beaucoup pour un groupe qui ne voulait plus sonner 50's), même si ils sont disponibles sur d'autres compilations sorties depuis. 2 ans plus tard on prend (presque) les mêmes et on recommence. Le seul changement concernera l'éviction de James Ferrell au profit de Mike Wilhelm... qui était le leader des Charlatans (comme on se retrouve) et qui dirige alors Loose Gravel. Retour à Rockfield où le groupe et Dave Edmunds commencent à avoir leurs habitudes. En gros on dort toute la matinée, on passe l'après-midi et le début de soirée à écouter les disques d'Edmunds ou à remplir les caisses enregistreuses des pubs locaux, et la nuit à enregistrer. Il en sortira un disque copie quasi conforme de "Shake some action", un disque de power-pop classieux et magistral de maîtrise technique, un disque qui n'aurait pas déparé dans les hit-parades 10 ans auparavant. Jordan et Wilson continuent à payer tribut à leurs héros de jeunesse au travers de reprises savamment choisies et distillées, Byrds ("Feel a whole lot better") dont on se demande bien pourquoi ils n'étaient pas repris sur le précédent tant l'évidence s'impose, Paul Revere and the Raiders ("Up's and down's"), Cliff Richard ("Move it") et Buddy Holly ("Reminiscing") pour les pionniers, sans oublier les incontournables Stones ("Blue turns to grey" et "Paint it black") et Beatles ("There's a place"), Jordan et Wilson continuant à se partager l'écriture des originaux, parfois épaulés par Edmunds lui-même, dans un esprit déférent ("Take me back" qu'on croirait écrit par les Beach Boys par exemple). Au final l'album est un poil plus enlevé que son prédécesseur et largement digne de lui succéder.

La trilogie verra paraître son dernier opus l'année suivante, en 79, avec "Jumpin' in the night". Curieusement, pour la première fois de leur carrière, l'article "the" viendra précéder le nom du groupe. Pourquoi ? Mystère ! Pas de changement de personnel cette fois, mais par contre le disque ne sera pas enregistré à Rockfield et sera co-produit par Jordan lui-même. Autre changement notable, le nombre réduit de reprises, mais qui explorent un spectre musical plus large, puisque, outre l'habituel Beatles ("Please please me", qui date cependant de la première période rock'n'roll des Fab Four), on trouve Warren Zevon ("Werewolves of London", un titre "d'horreur" qui fait les belles heures d'Halloween aux USA chaque année), les Byrds encore ("5D") ou Dylan ("Absolutely sweet Marie", du double album "Blonde on blonde"). Comme une progression évidente et logique les morceaux sont encore un peu plus

rapides que l'album précédent, se coulant définitivement dans la mouvance power-pop qui a émergé en même temps que le punk et qui prétendait avoir la même énergie sans en avoir la brutalité. Du coup, avec beaucoup moins de reprises, ce disque semble plus homogène, plus compact, plus ramassé. Jordan et Wilson ont trouvé leur vitesse de croisière dans leur écriture à quatre mains. Ce qui se ressentira sur scène où les musiciens seront suffisamment sûrs d'eux pour enfin développer ce Groovies seconde période qu'ils avaient du mal à détacher de la première, trop estimée du public jusque là. Ils n'hésiteront pas, par exemple, à jouer certains titres avec deux 12 cordes simultanément, ce qui aurait été impensable ne fut-ce qu'une paire d'années auparavant. "Jumpin' in the night" sera néanmoins le dernier album des Groovies, le groupe cessant ses activités au début des 80's après une ultime session avortée au Gold Star Studio sous la houlette de Phil Spector. Chris Wilson rejoindra alors les Barracudas qui, est-ce vraiment un hasard ? laisseront tomber le surf de leurs débuts pour évoluer eux aussi vers une power-pop à guitares qui ne sera pas sans rappeler le changement de cap opéré par les Groovies alors que Wilson les avait rejoints dans les mêmes circonstances. De là à penser que Wilson fut le vrai catalyseur de l'évolution des Groovies il y a un pas que je me garderai bien de franchir. Disons plutôt que son recrutement par Cyril Jordan correspondait parfaitement à la volonté de ce dernier de faire évoluer le groupe dans cette direction. Aujourd'hui, plus de 15 ans après la fin des Groovies, Chris Wilson tourne avec un groupe qu'il a "élegamment" appelé les Groovin' Flames, ce que Roy Loney ne semble que moyennement apprécier. On peut le comprendre.



442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (45t 2 titres)
Punk-rock-garagiste - Vinyl vert - 6,5 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (45t 2 titres)
Iggy Pop covers - Vinyl vert - 5,5 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (45t 2 titres)
Noisabilly - Vinyl rose - 5,5 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (45t 2 titres)
Class rock - Vinyl bleu - 5,5 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (45t 2 titres)
Lightning pop - Vinyl blanc - 6 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (45t 3 titres)
Punk-rock vs punk'n'roll - Vinyl rose - 5,5 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(33t 16 titres)
16 groupes rendent hommage à 007 - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (45t 2 titres)
Rock'n'roll cryptique - Vinyl bleu - 6,5 Euros pc
- RUE 009 = **FRENCH TRIBUTE TO GG ALLIN** (45t 4 titres)
Ultimate punk - Vinyl noir - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 titres)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (45t 4 titres)
60's-garage - Vinyl noir - 6 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES**
(45t 4 titres)
4 groupes avouent leur amour aux Fab Four - Vinyl blanc - 9,5 Euros pc
- RUE 014 = **HOLY BAT MUSIC - A TRIBUTE TO BATMAN** (33t 16 titres)
16 groupes supportent le Justicier de Gotham - Picture disc - 18 Euros pc